

LES POSITIONS PARADIGMATIQUES DE LA LINGUISTIQUE ET SON IDEOLOGIE ESSENTIELLE*

Herman PARRET**

2. LES POSITIONS PARADIGMATIQUES DE LA LINGUISTIQUE

Une vision, une option ou une position paradigmatique est un modèle de description et d'explication à l'intérieur duquel les théories surgissent mais qui ne peut être lui-même confirmé, amendé ou contesté par ces théories. Un *paradigme* scientifique est enchâssé historiquement et socio-culturellement. C'est un problème difficile, en philosophie des sciences, comment les paradigmes naissent et surtout comment les paradigmes développent, changent et disparaissent. On sait que Thomas Khun a étudié cette 'logique' des révolutions scientifiques, précisément à l'aide de la notions de (changement de) paradigme³ Michel Foucault, de son côté, a montré⁴ comment l'histoire de la biologie de l'économie et de la linguistique est marquée par des scissions ou ruptures, par des évolutions de paradigmes. La plupart des hommes de science témoignent d'une véritable résistance quand on leur fait remarquer qu'ils ne sont pas en état de diriger en toute liberté et selon des idéaux transparent (comme, par exemple, l'adéquation empirique d'une théorie ou la cohérence interne de la théorie) leur activité scientifique et que, *en fait*, ils n'échappent pas à la combinaison des paradigmes; les savants sont éventuellement capables de thématiser le paradigme à l'intérieur duquel ils sont enfermés mais ils sont en tout cas incapables de mettre en question ou de contester eux-mêmes ce paradigme. Les philosophes et les linguistes ont développé des visions paradigmatiques sur le langage depuis l'origine de la pensée occidentale. Nul n'en doute que ce sont précisément ces visions paradigmatiques qui conduisent la construction des théories du langage dans des voies bien déterminées.

Aucune philosophie n'a jamais nié que le discours ait une relation privilégiée avec la pensée (premier axe paradigmatique) et que le discours soit fondateur de

* Suite du texte de la conférence donnée le 6 Janvier 1986 à la Faculté de Pédagogie de l'Université Uludağ.

** Professeur à l'Université de Louvain.

3 Th. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago U.P., 1962.

4 M. Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, 1966.

l'intersubjectivité, de la culture et de la société puisque c'est avec et par le discours que l'expérience, la connaissance et la sensibilité se communiquent (second axe paradigmatique). Si l'on pose la question de savoir si un fragment du langage est valable et pertinent, il y aura toujours deux réponses possibles. On peut considérer tel ou tel fragment linguistique adéquat et valable puisqu'il *représente* de manière maximale un contenu cognitif ou puisqu'il fonctionne maximalelement comme fondateur d'une certaine communauté. Le premier axe paradigmatique concerne donc la *fonction représentative* du discours, et le second axe sa *fonction communicative*. On verra comment des positions particulières sont occupées sur ces deux axes paradigmatiques, et je les présente maintenant brièvement.

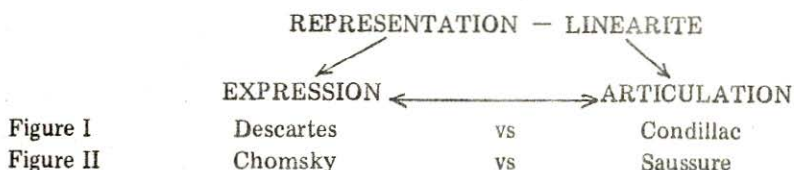
2.1. Le Discours et la Pensée: Expression Versus Articulation

On attend d'un fragment linguistique qu'il *représente* quelque chose, qu'il couvre un certain contenu: un fragment du langage est dit *"vrai, authentique, valable, etc.* s'il représente adéquatement un certain contenu: (un contenu cognitif, en général, mais aussi d'autres types de contenus significatifs). La fonction représentative du discours n'est niée dans aucune doctrine du langage en histoire de la philosophie (de Platon, de par les Stoiciens, les grammairiens du Moyen Age, Descartes, les empiristes anglosaxons, Leibniz, les idéalistes allemands, Husserl, aux philosophes de l'école analytique). C'est la constante la plus indestructible que l'on retrouve dans n'importe laquelle doctrine linguistique: c'est l'option paradigmatique par excellence⁵.

Que le discours est en mesure de représenter, peut être expliqué par une qualité essentielle du langage: *salinéarité*. Quand Saussure, au début du *Cours de linguistique générale*, mentionne la linéarité comme la caractéristique première du langage naturel (en position égale avec son arbitrarité), ceci n'est pas une découverte révolutionnaire mais une constraxtion qui a été faite déjà par les Stoiciens et par les philosophes médiévaux. Les signes linguistiques ont une distribution linéaire, et sans *sucession dans le temps* le langage ne serait pas en état d'exercer sa fonction de représentation. Ceci rend le langage radicalement différent d'autres formes de productivité humaine qui elles aussi peuvent être représentatives mais par distribution spatiale, comme les arts plastiques par exemple. En termes contemporains, on dirait précisément que le langage est *avant tout discours*, discursivité, puisqu'il représente linéairement des contenus. Le problème philosophique classique concernant le langage consiste à pouvoir analyser *comment* le discours représente des contenus, et on sait que, jusqu'au 19^e siècle, le problème se limite aux contenus intellectuels, les contenus cognitifs. La réflexion philosophique traditionnelle est donc avant tout une réflexion sur la relation du discours et de la pensée, et ce n'est que plus récemment que le problème se pose aussi pour d'autres types de contenus significatifs comme les sentiments, l'imaginaire et, depuis Freud, inconscient. Mais pour éviter toute complexité, je dirai que, sur ce premier axe dominant toute réflexion sur le langage, le langage *représente linéairement les contenus de la pensée*.

5 H. Parret, "*Expression et articulation. Une confrontation du point de vue phénoménologique et structural concernant la forme linguistique et le discours*", *Revue Philosophique de Louvain*, 71 (1973), pp. 72-113.

Deux positions paradigmatiques peuvent être distinguées sur ce premier axe: le discours *exprime* les contenus de la pensée versus le discours *articule* les contenus de la pensée. J'aurais pu esquisser comment ces positions paradigmatiques se trouvent à la base, avec une distance de temps de plusieurs centaines d'années, de conceptions linguistiques antipodiques, comme celles de Descartes versus Condillac, et Chomsky versus Saussure. En résumé, le paradigme peut être schématisé comme suit:



La position paradigmatique de Chomsky lui est dictée par son implantation dans la tradition cartésienne. La relation *d'expression* que l'on trouve explicitée dans son oeuvre n'a, bien sûr, rien à voir avec la relation entre une structure de surface et une structure profonde: elle est bien plutôt la relation entre les entités linguistiques et les entités mentales. Aucune autre relation, comme par exemple la relation entre le langage et la réalité extra-linguistique ou la relation entre le langage et celui qui met le langage en oeuvre dans un certain contexte, n'entre en compte dans le modèle chomskyen. On sait que ces types de relation ne sont pas considérées comme pertinentes pour la grammaire par Chomsky. La position paradigmatique sur ce premier axe est par conséquent: La *fonction représentative* du langage consiste dans le fait que le langage *exprime* la réalité mentale du locuteur idéal. Il n'y a dans Chomsky aucune indication que le discours porte en lui la possibilité active de *modeler* ou *d'articuler* 'l'esprit' ou la réalité mentale du locuteur idéal. Pour lui, le langage n'est jamais une *conditio sine qua non* de la 'vie de l'esprit' ou, comme Husserl pourrait le dire, le langage n'affecte en rien la 'vie mentale solitaire'.

Saussure se trouve à l'antipode de cet axe, et le structuralisme a bien indiqué dans Saussure cette option paradigmatique importante. Pour les structuralistes, le fragment linguistique *articule* le contexte dans lequel ce fragment est réalisé (aussi bien le contexte situationnel ou la réalité extra-linguistique que le contexte humain du locuteur non pas idéal mais concret). La thèse structuraliste concernant la *primauté* du langage signifie exactement que le langage est *conditio sine qua non* de toute réalité pour que cette réalité soit connue, sentie par le sujet parlant. Il n'est pas facile de reconstruire l'idée saussurienne de *l'articulation* mais il est clair que Saussure dénomme le langage le *domaine des articulations*: il pense que le langage doit être considéré comme une activité syntagmatique analysant les contenus représentés de manière sémiologiquement arbitraire et que ces contenus n'échappent jamais au découpage linguistique, et donc sont préformés par le langage. Saussure doit être inscrit dans la tradition condillacienne, et la thèse structuraliste concernant la force articulatoire du discours contredit radicalement l'option chomskyenne où *représentation* équivaut clairement *expression*.

2.2. Connaitre et Communiquer: Forme de l'Esprit Versus Forme de Vie

Wittgenstein compare, dans les *Philosophical Investigations*⁶, le langage à une ville ancienne sans planification explicite, où le récent côtoie l'ancien, où des constructions standardisées entourent le noyau primitif irrégulier. Le langage, pour Wittgenstein, n'est pas une structure achevée et transparente, et il est plein d'inconséquences: le langage fait partie de 'l'histoire naturelle' de l'homme, tout comme son comportement social et culturel. Cette histoire naturelle n'a pas de finalité thématizable et elle n'est pas soumise à un apriori: elle est ludique et fantaisiste. L'univers des jeux de langage est ouvert, diversifié et hétérogène, tout comme les institutions et les pratiques sociales qui se réorganisent constamment et s'adaptent aux besoins de la vie concrète sans qu'il y ait pour autant une dialectique et une loi ultime qui en est responsable. Le langage est, il est vrai, comme le dit Wittgenstein, une "forme de vie" (*eine Lebensform, a form of life*). Wittgenstein pense que la conception *sublime* du langage, là où le langage est vu comme la faculté privilégiée de l'homme, doit être démantelée et qu'il faut pour cela faire appel au sens commun et à l'action du philosophe-thérapeute. Cette illusion sublime que Wittgenstein évoque est précisément incarnée par la vision chomskyenne du langage. Chomsky s'inspire de l'enthousiasme romantique de Humboldt quand il donne au langage un statut aristocratique et sublime: la faculté linguistique, pour lui, est qualitativement différente de n'importe quelle autre faculté humaine, et elle est donc une instance qui nous permet d'affirmer et la dignité de l'homme. Le langage ici est une *forme de l'esprit*, et 'l'esprit humain' est 'essentiel', mystérieux et extraordinaire. Pour Chomsky, le langage n'est jamais 'ordinaire' et 'quotidien', comme pour les philosophes d'Oxford de lignée wittgensteinienne, mais il est toujours sublime et distinctif de rationalité et de liberté humaine.

Il y a dans Chomsky, il est vrai, une nostalgie de la créativité romantique mais le paradoxe consiste dans le fait que cette créativité romantique est *en fait* une créativité algorithmique. La linguistique néo-cartésienne n'élimine pas du tout l'idée d'une mécanique universelle illustrée par le système de la productivité linguistique, et, pour employer les termes de Descartes lui-même, il se pourrait que la *res cogitans* est en fait *res extensa*. L'esprit humain fonctionne comme *calcul*, et il est de l'essence de l'esprit humain, nous dit Chomsky, de 'calculer' les possibilités infinies qui sont immanentes à lui-même. Wittgenstein reliait *essentialisme et formalisme* dans une même critique, et en regardant la théorie chomskyenne on voit bien pourquoi: la sublimation de l'essence unique du langage va de pair avec l'idée du langage *comme forme*, ou de la production linguistique comme production de formes.

Le *fonctionnalisme et leformalisme* sont des alternatives marquant toute conception du langage au cours de toute histoire des théories linguistiques. La question intéressant le linguiste est, bien sûr, plus pratique: peut-on considérer la *forme du langage* et la *fonction du langage* comme indépendantes l'une de l'autre, ou la *grammaire formelle* (non pas la grammaire formalisée mais la grammaire construite sur le fond de la position paradigmatique selon laquelle le langage est une forme) et la *grammaire fonctionnelle* comme irréductible l'une à l'autre?

6 L. Wittgenstein, *Philosophical Investigations*, Section 18.

Il y a paradoxalement une similarité entre Chomsky et Wittgenstein en ce qui concerne la relation de la forme et de la fonction du langage: ils pensent tous les deux qu'il n'y a pas de relation. Wittgenstein ne croit pas que le philosophe-grammairien peut déchiffrer le fonctionnement et la richesse des usages effectifs à partir de la forme linguistique extérieure ou à partir de la forme sous-jacente logique ou syntaxique; les formes sont toujours superficielles, et une grammaire profonde n'a rien à espérer de cette surface des formes. Chomsky exprime une idée similaire concernant la relation de la forme et de la fonction mais *en sens inverse*. Pour lui, il n'y a pas de relation essentielle entre la fonction des fragments linguistiques et leur description transformationnelle-générative, et il est exclu que des propriétés spécifiques du langage (et de la grammaire) pourraient être déduites à partir des conditions du fonctionnement (communicatif) du discours. L'ontologie chomskyenne globale indique, bien sûr, la même orientation: le refus de voir l'expérience comme constitutive du procès d'apprentissage du langage, la méfiance de la définition ostensive du langage, l'hypostase de l'innéité des propriétés universelles du langage et de la grammaire, indiquent un même principe de base: *l'autonomie de la forme du langage* à l'égard du fonctionnement du discours.

Une *grammaire formelle* est subjectivée sous la forme (ou intériorisée) d'une *compétence*, et la faculté linguistique ou la compétence est *connaissance* d'un système de règles. Une *grammaire fonctionnelle*, par contre, est subjectivée comme un système de *normes* rendant possible l'interaction, la communauté communicative et l'intersubjectivité. Le langage, selon les grammairiens formels, est un phénomène psychique; le discours, selon les fonctionalistes, est un phénomène social. Et toute l'histoire des théories linguistiques est prise dans cette opposition paradigmatique. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de penser que l'axe paradigmatique que j'ai esquissé (l'axe forme-fonction), va perdre son impact sur les théories linguistiques.

3. L'IDEOLOGIE ESSENTIELLE DE LA LINGUISTIQUE

Et pourquoi? Tout simplement, parce qu'une position paradigmatique est une *position idéologique*. Un aspect de prime importance de ce qui est appelé *l'idéologie interne de la linguistique* est cette fixation sur un des pôles des axes que je viens de présenter. Si on se déclare (et même sans se déclarer puisque les positions paradigmatiques ne sont pas nécessairement conscientes; donc: si on *est*) 'expressionniste' ou 'constructiviste' (le langage *articule* le contenu) sur le premier axe paradigmatique, si on est 'formaliste' ou 'fonctionnaliste' sur le second axe paradigmatique, on fait une option dominante paradigmatiquement la construction de la théorie grammaticale et donc même le cours de toute la recherche. C'est le paradigme qui dicte ce qui sera considéré comme 'empirique', comme 'adéquation valable' et comme 'cohérence théorique'. La discussion entre paradigmes n'est jamais une discussion *intra-théorique*. Malheureusement, bien des linguistes vivent encore de l'illusion que la rationalité scientifique et la valeur des arguments vont décider de cette discussion. La *sémiotique du discours scientifique* nous apprend précisément que ce discours lui-même est marqué par des caractéristiques macro-linguistiques indiquant la connotation idéologique facilement repérables par le sémioticien. Ce sont des caractéristiques indiquant la part de l'option, de l'irrationnel, du rhétorique dans le discours

scientifique. Je résume ici⁷ quelques aspects de la structure sémiotique du discours scientifique; ce sont des aspects faisant référence au niveau connotatif idéologique de tout acte de discours scientifique. Ce que j'ai appelé l'idéologie interne de la linguistique est en fait cette zone du discours des linguistes ou les positions paradigmatiques sont *amplifiées* en accordance avec les *modalités* spécifiques de l'agir scientifique.

Ainsi, la linguistique est une *pratique discursive*. Cette pratique discursive est celle d'un *discours théorique*, et le discours théorique est un type de discours parmi bien d'autres comme le discours poétique, le discours quotidien, etc. La catégorie centrale dans la description de ce type de discours ou de pratique discursive est celle de VERIDICATION. Par un discours théorique, *on veut dire la vérité*; le discours théorique est une pratique discursive *essentiellement* marquée par la volonté de vérité. On veut tout simplement que la position paradigmatique soit la vraie. On est donc *dominé* par le paradigme puisqu'on est soumis à la *force de sa volonté*. Ainsi le discours théorique de la science, in casu de la linguistique, n'est jamais un réseau taxinomique stabilisé mais bien plutôt un *faire taxinomique*. On pourrait dire que le discours scientifique est bien plutôt un *projet* qu'une réalisation. Une autre conséquence de la centralité de la *véridiction* est que le sujet idéologisant produisant le discours théorique est dans une position bien paradoxale. Sa volonté de dire vrai est en même temps une volonté *d'auto-destruction*: le sujet idéologisant, in casu le producteur du discours de la linguistique, veut être absent de son propre discours puisqu'il veut que son discours scientifique soit celui de la rationalité et de la coopération communicative: il veut que sa *sémantique* soit un domaine intersubjectif et ceci se réalise dès qu'il disparaît lui-même pour que 'l'univers scientifique' existe en toute splendeur. En fait, le sujet idéologisant se porte garant de la transmissibilité générale de son discours: tout le monde peut parler le langage de la science, et mieux vaut parler donc le langage de tout le monde et non pas un langage idiosyncratique. Cette *volonté de vérité* qu'est ce sujet auto-destructeur, bâtisseur d'une idéologie sans le savoir, est en même temps une volonté de *faire savoir*. Le faire-savoir est la modalité sémiotique la plus globale du discours scientifique: c'est un faire-savoir direct, sans techniques de dissimulation, sans ambiguïtés, sans procédures de séduction et de suggestion. Par conséquent, le sujet idéologisant est autodestructeur puisqu'il projette la suppression de la distance entre le sujet et l'objet de ce faire; le faire communicatif ou le faire-savoir se propose à son tour l'abolition de la différence entre le sujet et son audience. La quête de la vérité est en même temps un désir de transmissibilité, et l'idéologie essentielle de la pratique discursive qu'est le discours scientifique, transforme le sujet idéologisant en un acteur (ou, en termes greimasien, un *actant*) *suicidaire*.

La philosophie des sciences classique n'admet pas, on s'en doute, cette analyse sémiotique du discours théorique. Accentuer la centralité de la *fonction de véridiction* n'est ni plus ni moins une provocation quasi blasphématoire: j'ose dire et je persiste à dire que le discours scientifique n'est pas un sensé d'énoncés *vrais*

7 J'ai approfondi cette idée d'une sémiotique du discours scientifique dans ma contribution au Colloque de Palerme (voir la note 1) et à l'aide de catégories greimasiennes (voir A. J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, 1976).

(un ensemble dont tous les énoncés *faux* sont écartés) mais un ensemble d'ENONCIATIONS VERIDIQUES. Le sujet idéologisant exerce sur le réseau taxinomique qu'il transforme continuellement, partout et toujours la fonction de *véridiction*. Toute la tradition philosophique nous a enseigné de poser le problème de la science en termes de *vérité* (vérité logique, transcendentale, anthropologique, 'empirique', ...). C'est que l'idéologie essentielle est *oubliée naturellement*, et que le statut *discursif* de la science est 'naturellement' mis entre parenthèses et sublimé. Que le sujet idéologisant exerce la fonction de *véridiction* sur le domaine taxinomique qu'il est en train de constituer, s'ape fondamentalement le point de vue logiciste et positiviste en philosophie des sciences. Je répète donc, contre l'orthodoxie, que les assertions scientifiques (en linguistique, par exemple) sont *surdéterminées* — ou pour employer encore la terminologie greimasienne: *modalisées* — comme des produits de la *véridiction*, c'est-à-dire de la prise de position effectuée par le sujet de l'énonciation à l'égard de son énoncé. La *modalisation véridictoire* essentielle, jamais contingente ou éliminable, des énoncés scientifiques introduit l'idéologie comme un supplément *fondateur* à l'intérieur de l'activité scientifique. Toute la rhétorique de la *persuasion*, la *métaphorisation* du *Je* idéologisant sur toutes les unités de son discours, l'*autojustification* constante du discours théorique, consacrent la primauté de la *véridiction* ou l'impossibilité pour le sujet idéologisant de ne pas surdéterminer ses propres énoncés.

Le *faire - savoir* du discours théorique soumis à la fonction de *véridiction*, peut être analysé dans d'autres modalités de portée plus locale: pour que le *faire-savoir* soit *véridictoire*, il faut qu'il soit la combinaison d'un *savoir-faire*, d'un *pouvoir-faire* et d'un *devoir-faire*; si la *véridiction* intervient comme catégorie principale de l'analyse du discours scientifique, c'est qu'elle s'appuie sur un *savoir*, un *pouvoir* et un *devoir*.

Si la *vérité* intervient dans le discours scientifique, c'est par le biais de la pertinence du SAVOIR - FAIRE pour la *véridiction*. Le *savoir-faire* présuppose une connaissance à deux composantes: la connaissance de la cohérence interne d'un ensemble d'énoncés scientifiques ou du *réfèrent interne* du discours scientifique dans lequel il se meut, et la connaissance de l'adéquation du langage à la réalité qu'il décrit, explique ou considère, ou le *réfèrent externe* du discours scientifique. Je conviens donc volontiers d'une certaine exigence de *vérité* ou de reconstruction du *réfèrent externe* du discours scientifique. Mais ceci ne constitue qu'un des aspects par lesquels le discours scientifique soit valorisé: réussir un discours *vrai* n'est qu'un argument parmi d'autres pour réussir la modalisation de *véridiction* du discours scientifique. Des expressions du genre "*on sait que, on se rend compte que, on a vu que* (interne ou externe), *il est évident que* (seulement en relation avec le réfèrent externe, il me semble), etc."⁸ dans les discours scientifiques prouvent l'importance du *savoir-faire* pour les pratiques discursives que sont les discours théoriques.

Mais il faut ajouter, bien sûr, le POUVOIR - FAIRE, l'argument *d'autorité* ainsi que l'argument de *force* et de la manipulation de la part des 'éminences grises',

8 J'emprunte cette série et la suivante à A.J. Greimas, op. cit., pp. 22, et 34.

du club des savants, de l'éloquence technocratique, du mythe scientifique, de l'asymétrie académique entre celui qui dit savoir mais, en fait, manipule un pouvoir-d'autrui. Tout ceci n'est pas extérieur au langage, comme le croient certaines psychologies et sociologies des sciences, puisque le pouvoir-faire est une composante essentielle rendant possible la véridiction comme la fonction idéologique par excellence.

Des expressions du type "il nous faut, il est nécessaire de, nous sommes, obligés de reconnaître que, il est bon que, etc." éparpillées dans les énoncés en sciences 'humaines' témoignent de ce que le faire scientifique est tout autant un DEVOIR-FAIRE: la composante déontique du discours scientifique, qui nous parle constamment de la responsabilité non pas éthique, bien sûr, mais *discursive*, me semble à expliquer comme la manipulation du sujet idéologisant lui-même par son propre discours: le discours scientifique aussi constitue toujours déjà un *apriori* pour le producteur de théories et le devoir-faire qu'il utilise pour surdéterminer ses énoncés par la véridiction, est peut-être ainsi l'effet d'un contre-coup qu'il éprouve de la part de sa propre pratique discursive.

4. CONCLUSION

Je résume, en guise de conclusion, l'acquis de mon analyse, en trois points:

I. Les positions que le linguiste et le philosophe occupent sur les deux axes paradigmatiques esquissées (expression-articulation, et forme-fonction) sont des *positions extra-théoriques*. La dominance des paradigmes est une domination de nature idéologique.

II. Cette idéologie est *interné* à la linguistique puisque les positions paradigmatiques sont surdéterminées ou modalisées par l'idéologie essentielle de l'acte scientifique: la *volonté de vérité* génère la *véridiction* et le *faire - savoir* comme catégories centrales pour l'analyse de la connotation idéologique du discours théorique (analysable en modalités locales: le savoir-faire et le devoir-faire).

III. L'*idéologie interne* de la linguistique a un statut totalement différent de divers *types d'idéologies externes* (idéologie de l'utilisation d'une théorie, idéologie dans la subjectivation psychologique de la théorie, idéologies politiques concurrentes). Il va de soi que tous ces types d'idéologies sont compatibles avec l'idéologie essentielle bien que de nature radicalement différente.

BIBLIOGRAPHIE

1. DITTMAR, N.: *On the Connection Between Ideology and Linguistics*, dans les Actes du Congrès de l'Association sicilienne de Semiotique *Semiotic Structures and Ideological structures*, Palerme, 1977.
2. FOUCAULT, M.: *Les mots et les choses*, Paris, 1966.
3. GREIMAS, A.J.: *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, 1976.
4. KUHN, TH.: *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago U.P., 1962.

5. PARRET, H.: *Expression et articulation. Une confrontation du point de vue phénoménologique et structural concernant la forme linguistique et le discours*, "Revue Philosophique de Louvain", No: 71, 1973.
6. PARRET, H.: *Les théories linguistiques peuvent-elles être idéologiquement neutres? Ou l'histoire d'un démon qui s'appelle Véridiction*, dans les Actes du Congrès de l'Association sicilienne de Sémiotique, *Semiotic Structures and Ideological Structures*, Palerme, 1977.
7. WITTGENSTEIN, L.: *Philosophical Investigations*, Section 18.